

On m'a appris à aimer

La médiation culturelle en marge de la Rencontre Théâtre-Ados

Alexandre Lefebvre

Number 147 (2), 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69475ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lefebvre, A. (2013). On m'a appris à aimer : la médiation culturelle en marge de la Rencontre Théâtre-Ados. *Jeu*, (147), 43–47.

ALEXANDRE
LEFEBVRE

ON M'A APPRIS À AIMER

La médiation culturelle en marge de la Rencontre Théâtre-Ados

À la fin du siècle dernier, alors que j'avais 16 ans, je vivais de grands moments au cœur de la Montérégie. Notre professeure, une grande dame du nom de Denise Gauthier, mettait sur pied, année après année, un projet théâtral d'envergure. À une époque où l'on menaçait, déjà, de réduire les activités artistiques et parascolaires, Denise triait les textes pour trouver la pièce qui alliait pertinence et plaisir afin d'amener quelques étudiants motivés à la présenter sur scène. Elle avait, certes, le soutien de l'école, mais le don qu'elle nous a fait de son temps et de sa passion, parfois au détriment de sa famille et de sa santé, nous a montré ce que c'était que de se plonger dans quelque chose de plus grand que soi.

En 1996, la pièce choisie était un défi si colossal, si grisant, qu'envers et contre elle-même, Denise a tenu bon. Nous allions monter *Voyage au bout de la nuit* de Céline, adapté par le jeune Wajdi Mouawad, un texte massif de plus de 300 pages, qui nécessite six heures de temps de représentation. Nous étions seize jeunes acteurs, nous avions moins de six mois pour entreprendre cette tâche titanesque ; rien ne pouvait prédire que nous allions réussir. Comme la tradition voulait que chacune des troupes de Denise porte un nom latin, nous étions devenus IN EXTREMIS (en majuscules pour souligner l'urgence).

Mon père était en mission de paix au Kuweit, et ma mère tentait de jongler avec quatre enfants, une maison, un divorce et le travail. La troupe m'a tenu au chaud pendant le reste de cet hiver-là. Alors que les autres étudiants prenaient l'autobus pour rentrer chez eux, nous restions dans notre local de théâtre pour répéter jusqu'à huit ou neuf heures le soir. Notre projet était si imposant, notre désir si grand que, sous l'œil vigilant de Denise, nous avons réussi, triomphé même.

IN EXTREMIS avait accompli son mandat, non sans obstacles, mais ses constituants n'étaient pas tous prêts à tirer un trait sur l'aventure. Nous étions jeunes, maîtres de notre temps, et nous savions d'emblée que nous n'allions pas être payés ; néanmoins, nous avons fait du théâtre. Nous avons alors formé notre propre troupe : Vox in Deserto, de la locution signifiant « la voix de celui qui prêche dans le désert », et si d'aventure vous décidiez de faire du théâtre amateur à Saint-Basile, cette expression prendrait tout son sens à vos yeux.

À 16-17 ans, je ne « bummais » pas, je ne prenais pas de drogues, je ne passais pas mon temps en ligne à me suicider. Je consacrais mon temps à trouver des salles de répétitions, des commanditaires, des costumes, du maquillage, et à





Alexandre Lefebvre et des participants au projet « L'Échappée Belle ». © Frédéric Cloutier.

apprendre des textes. Je faisais du théâtre parce que ça me semblait la chose la plus excitante et gratifiante qu'il m'avait été donné d'expérimenter. On ne remplissait pas nos salles, non, mais on se remplissait l'âme. On était beaux, sur un temps rare, je vous le dis.

Devenir Denise

Quinze ans plus tard, j'essaie de transmettre cet enthousiasme démesuré à une autre génération. Je travaille comme conseiller dramaturgique et médiateur culturel auprès d'une clientèle adolescente. Le projet le plus récent auquel j'ai pu participer se nomme « L'Échappée Belle », et consiste en un partenariat entre la Rencontre Théâtre-Ados, la Place des Aînés, le Conservatoire d'art dramatique de Montréal et l'école secondaire Saint-Maxime. Le tout a commencé, l'été dernier, par un projet d'écriture à la bibliothèque Émile-Nelligan de Laval.

Un groupe de jeunes de 12 à 16 ans se présente, pendant la relâche scolaire, pour développer de courts textes et se familiariser avec différents aspects du théâtre, grâce à des rencontres avec de jeunes professionnels. Alors que le soleil plombe, ces phares d'ambition artistique sont réunis au sous-sol, de leur plein gré, et s'ouvrent à la mise en scène, à la création et à la manipulation de marionnettes. Ils planchent sur des numéros de leur cru tout en se confrontant tantôt aux particularités de l'écriture dramatique, tantôt au regard des autres. Les membres du groupe ont accompli ce que bien peu de gens de leur âge avaient envisagé cet été-là : ils se sont mesurés à eux-mêmes et se sont astreints à créer.

À l'automne suivant, une classe d'art dramatique, dont quelques-uns des participants estivaux étaient issus, s'est jetée dans l'aventure de la création collective grâce aux cycles Repère. Une entreprise d'autant plus ambitieuse que des acteurs du troisième âge prendront place aux côtés des adolescents sur la scène. Il est trop tôt pour dire comment tout cela finira, mais il faut reconnaître que le potentiel d'échange entre deux générations, au cœur d'une même œuvre, est prometteur. Il faut voir comme l'enthousiasme est grand de part et d'autre pour les participants de « L'Échappée Belle ». Après tout, il est rare de voir des adolescents auprès de personnes âgées sans qu'un lien familial cimenter la relation.

L'encadrement artistique, ainsi que le soutien d'une professeure passionnée, vise à maintenir la cadence de création et la motivation. Les partenariats entre les différents organismes associés au projet, par différentes activités, soutiennent aussi l'enthousiasme et aident à approfondir la réflexion des participants. J'ai vu les plus jeunes se plonger dans l'exploration et l'écriture avec la fougue propre à leur âge, tout en constatant le très grand dynamisme des plus vieux pour

qui l'expérience de vie et la sagesse sont des moteurs de création renversants.

Si la chose vous paraît anodine, vous devez être entouré de gens absolument exceptionnels. Moi, bien que mon entourage soit remarquable, quand je vois se lever des gens réunis par l'art, ça me coupe l'envie de râler pendant au moins une semaine. De savoir que le théâtre est pertinent aux yeux de la prochaine génération, ça me file un grand coup d'espoir, et ça fait en sorte que cette jeunesse ne m'apparaît plus aussi terrifiante, incompréhensible, désespérée qu'on voudrait parfois nous le faire croire. Du même souffle, sentir l'enthousiasme qui anime les personnes âgées brise les préjugés, force un nouveau regard et nous réconcilie avec l'avenir. Ce genre de projet nous connecte les uns aux autres, nous amène à nous reconnaître et à vouloir nous transmettre nos expériences ; j'y vois un parfait exemple de médiation culturelle.

Ce type d'entreprise n'est pas l'affaire de conditions uniques, spécifiques à un groupe et à une année ; ce sont des projets qui peuvent être reconduits et savent rencontrer de nouveaux participants chaque fois qu'ils sont relancés.

Cent fois sur le métier...

Par exemple, depuis sept ans, grâce au Foyer des jeunes travailleurs et travailleuses de Montréal, je participe au programme « Décrocher... Puis après ? », calqué sur le modèle français, où un groupe de jeunes décrocheurs scolaires ou sociaux sont engagés pour créer un spectacle et le présenter dans les écoles de la métropole où le risque de décrochage est particulièrement élevé. Je mise sur mon expérience personnelle pour faire vivre quelque chose de constructif à de braves jeunes gens qui ne l'ont pas facile. L'activité est salutaire, et je ne suis plus surpris de voir combien la structure, mise en place pour la création, a des répercussions positives dans le quotidien des participants. Savoir s'apprécier et reconnaître le travail de l'autre, apprendre à faire confiance, s'exprimer : chaque année, je constate combien c'est important et à quel point ça peut blesser lorsque ça manque.

Entreprendre un processus créatif commande l'authenticité ; ce n'est pas une affaire d'imitation, mais bien une rencontre avec soi durant laquelle on se valorise au point de légitimer sa place devant un public. La scène agit comme une métaphore de notre vie, il est si facile de s'y planter ; mais en y accomplissant ses ambitions, surtout à un âge où l'on a tout à prouver, on perd le réflexe de craindre les défis que l'on rencontre. On ressort de l'aventure plus à même d'apprécier l'œuvre d'un autre. Le plaisir croît à mesure que l'esprit critique s'aiguise, et le spectacle nous touche d'autant plus que l'on en comprend les rouages. On fait plus que recevoir une représentation ; on y assiste, devenant le complice des artisans.

Je prêche auprès de gens convaincus ; votre choix de lecture est probant d'un amour pour le théâtre. Ce que mon témoignage souhaite mettre en lumière, c'est l'importance des différents intervenants dans la transmission de l'amour du théâtre et des arts. Je ne crois pas que tous les gens soient disposés à découvrir une forme d'art à 16 ou à 76 ans ; cela dit, en misant sur des médiateurs culturels, on réconcilie l'art et l'humain, et l'on favorise des réalisations qui changent des vies.



Alexandre Lefebvre et des participants au projet « L'Échappée Belle ». © Frédéric Cloutier.

La médiation culturelle et le développement de public contribuent à briser certaines préconceptions quant au travail des artistes et des artisans de la scène. L'acteur peut montrer que, outre le talent, son métier consiste à mettre des centaines d'heures d'effort sur un projet pour le mener à bout. Le technicien sort de l'ombre et vient montrer une touche humaine derrière la proposition faite sur scène. Loin de briser la magie, ces interventions mettent le théâtre à la portée de tous. À l'ère du virtuel, alors que nos réseaux sociaux nous laissent seuls devant un écran, une scène devient un âtre d'humanité. Alors que des sièges se vident et se remplissent devant des projections en 3D, une salle vivante, partageant le mystère d'un spectacle réel, nous ramène à notre besoin de communauté primaire.

L'art brise l'isolement ou, à tout le moins, le met au profit de la collectivité ; il force à ce courage, issu d'une autre époque, d'aller vers l'autre pour échanger de façon concrète nos impressions, nos craintes, nos rêves et notre impact sur le

monde. En créant des ponts entre le public et la scène, en amenant une jeunesse à découvrir une forme théâtrale peut-être insoupçonnée, on garde l'héritage vivant. Le théâtre n'a pas le clinquant et le rythme télégraphique des vidéoclips que les adolescents consomment, il fait partie du *slow food* du divertissement. Nous nous devons de pratiquer des habitudes saines si nous voulons éviter les ravages à long terme d'une malbouffe culturelle.

Aragon plutôt qu'Aragorn

Amener un enfant, un adolescent même, à la culture peut être d'une simplicité désarmante. Dans mon cas, il a suffi que l'on me mette les mots d'Aragon en bouche. En récitant que je n'étais pas de ceux qui trichaient avec l'univers, j'ai eu comme un retournement d'âme. Rien ne me promettait à œuvrer dans le milieu culturel ; c'est à travers mes mentors et mes collègues que j'ai pris conscience de ma passion pour la chose.

Au secondaire, tout me réussissait ; je n'avais pas à faire mes devoirs pour répondre aux maigres exigences du système scolaire. J'étais un bien gros poisson dans ma petite flaque boueuse et j'étais très content de rester au chaud le plus longtemps possible. Le théâtre m'a amené à me mesurer à moi-même à une étape cruciale de mon développement personnel. N'eût été Denise, je n'aurais pas eu les clefs pour me permettre d'apprécier le travail et la passion des gens de la scène ; je n'aurais pas, non plus, le souci de transmettre l'amour du théâtre à mes enfants.

Nous avons ce fâcheux réflexe de juger notre théâtre sans aller le voir, de boudier notre cinéma et de lire bien des teintes de gris avant de s'intéresser à nos propres couleurs. Il semble exister un schisme entre notre communauté artistique et une partie de son public potentiel ; ces deux parties ayant besoin l'une de l'autre, la médiation culturelle m'apparaît non seulement raisonnable, mais salutaire. Je sais que l'art possède le pouvoir de changer une vie ; par extension, il change le monde. Certes, la médiation culturelle n'est pas une panacée, mais il suffit parfois de bien peu de choses pour mettre en œuvre un changement durable. ■

Diplômé en écriture dramatique de l'École nationale de théâtre, **Alexandre Lefebvre** œuvre dans le milieu du théâtre à titre de dramaturge, traducteur, comédien et médiateur culturel. Il est également rédacteur et chroniqueur, et étudie la traduction à l'Université Concordia.